Où as-tu mis le Sauternes?

Manon Laplante

Numéro 79, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, M. (2009). Où as-tu mis le Sauternes? *Brèves littéraires*, (79), 99–102.

OÙ AS-TU MIS LE SAUTERNES?

Tout est prêt pour jouer la grande scène du couple uni entraîné à recevoir. Les transats ont été alignés autour de la piscine. Les bouteilles de vin, débouchées pour respirer. Les hors-d'œuvre, disposés en éventail sur les assiettes de cristal.

Un décor parfait pour une des fréquentes poussées de mondanité du maître de maison. Des personnalités en vue chez lui, ça lui en impose.

Avec un détachement étudié, il accueille les invités remontant l'allée menant à la cour. L'accent forcé, il propose :

– Voulez-vous quelque chose à boire ?

Il y va d'un surnom pour chacun. Elle ne peut souffrir cette familiarité qui donne un faux sentiment d'appartenance à un clan. Les amis, les vrais, lui ont toujours paru plus difficiles que cela à gagner.

Pour ne rien perdre du médiocre spectacle, elle observe à contre-jour son *Illustre* auréolé au milieu des parasites qui tendent vers lui leur visage. Il réinvente ses souvenirs. Plus on l'écoute, plus son récit se gonfle. Elle jurerait qu'il réussit à imposer l'image qu'il se fait de lui-même. Tous prêtent l'oreille. Cette race aime tant les *self-made men* qui, contrairement à eux, ont eu des débuts difficiles.

– Et la santé, ça va ? demande la grande rousse.

– Je vous demande pardon, balbutie-t-il.

– Vous allez mieux ? J'ai entendu dire que vous aviez été malade...

– Tout va bien maintenant. Ma femme a eu très peur, n'est-ce pas chérie ?

Elle fait vaguement oui de la tête. Son verre chancelant entre ses mains, elle se lève pour offrir les canapés.

Bain

Malgré tous les efforts qu'il déploie pour s'attirer la sympathie, une discussion animée s'amorce entre les hommes sur un sujet qui les passionne plus que le problème de vésicule de leur hôte : les avions téléguidés, le hobby de l'heure.

– Pour avoir quelque chose de performant, on doit mettre au minimum dix mille dollars.

Ils passent en revue les différents modèles. Comparent la puissance des moteurs. Son Tendre monte le ton, trahissant son tempérament de rival désespéré. Le modèle haut de gamme, il le lui faut. Mais incapable de se le payer, il lance :

– Voyons, ce n'est pas nécessaire de payer ce prix-là, c'est du snobisme !

Chacun se cramponne à ses arguments. Plus les coqs boivent, plus ils ergotent et plus les opinions se divisent.

Leur volubilité l'épuise. La vie glisse sur sa peau. Taire ses opinions, ses goûts. Tuer toute conversation. S'absenter de sa propre existence.

De temps à autre elle s'oppose à lui, juste pour l'embêter. L'empêcher de remporter toutes les manches. Mais pas ce soir, pas en présence d'invités, s'exhortet-elle. À quoi bon les épuisantes confidences ? Pour l'illusion de se sentir elle-même un bref instant ? Pour un accidentel spasme de satisfaction ?

Le maître de maison vient interrompre ses réflexions. Il lui crie de la terrasse :

– Chérie, je ne trouve pas le Sauternes. Où as-tu mis le Sauternes ?

Ce vin ne figurait pas sur sa liste d'achats. Un convive vient sans doute de lui faire subtilement comprendre qu'il a raté son accord « mets & vins ».

– Alors, mon cher, tu nous sers ça avec un bon Sauternes ?

Pour lui, il n'y a pas pire signe d'infériorité que de proposer le mauvais cépage. Alors, il cherche à faire porter à quelqu'un d'autre sa propre erreur.

Elle tente de se couvrir :

– Tu ne m'as jamais...

Il a peur d'être trahi. Il s'énerve. Avec des gestes catégoriques, martèle chaque mot :

– Voyons chérie, tout le monde sait que le Sauternes se sert avec...

En principe, il ne l'engueule jamais en public. Sauf quand l'alcool le fait postillonner. Alors, le monstre s'échappe. La reprend sur tout. À sec – muselé par son orgueil – il se la ferme. Sa femme ? Elle est parfaite, voyons !

Sa voix lui parvient à la fois de très loin et de très près. Il insiste. Veut la ramener à l'ordre.

– Chérie, tu m'écoutes ? Tu ne retiens jamais ce qu'on te demande.

Elle se défend. Sa voix flanche. Sonne faux. Les larmes montent. Surtout, ne pas pleurer. Ce serait trop indécent de lui demander devant les autres de cesser de la traquer. Ne pas le braver. Le berner. Lui faire croire à sa toute-puissance. Ses pupilles cherchent un point de la cour. Le fixe. S'y accroche. Rivée à cette bouée, elle se déconnecte, les pires injures ne provoquant plus aucune réponse.

Le silence la tire de sa léthargie. Il faut se secouer. Rester convenable.

– Le citron ! Il n'y a plus de citron ! lance la rouquine en mal d'inspiration.

– Tu as entendu, il n'y a plus de citron, chérie, répète-t-il.

Le prétexte est bon. Elle s'en sert. S'exécute sans négocier. Dans la cuisine, remplie du fouillis de la vie pratique, elle laisse éclater son indignation. « Mais ces gens ne voient donc rien ! »

Repenti, il entre chercher les quartiers de citron.

– Chérie, retourne au jardin. Tu en as beaucoup fait aujourd'hui.

Il investit dans son rachat autant de zèle que dans sa guerre de harcèlement. La forçant à tout effacer. À remettre le compteur à zéro.

De l'extérieur, une voix crie :

– Et ces citrons ?